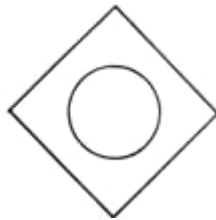


MARIE MADELEINE
DAVY

Ou le désert intérieur

Conférence prononcée à Toulouse, le 15 décembre
2003, à l'occasion du Centième anniversaire de la
naissance de Marie-Madeleine Davy

Jean Moncelon



LES CAHIERS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

Tous droits réservés
2006



« L'éveil libérateur s'accomplit dans le désert, c'est-à-dire dans le pays de la soif, de la lecture des signes et de la rencontre. La véritable rencontre s'effectue au dedans, et devient expérience. Une indicible expérience dont l'essentiel est inconnaissable. »

Née à Paris en 1903, Marie-Madeleine Davy repose depuis le 1^{er} novembre 1998 au cimetière de Saint Clémentin, dans le département des Deux-Sèvres. Sa tombe, anonyme, porte ses simples mots :

« Sois heureux, passant »

Tel est l'ultime témoignage de son existence hors du commun qui, certes, s'est achevée dans la solitude, mais la solitude des « enfants des mystères », comme elle l'écrivait à propos de Jacob Boehme, autrement dit dans ce « désert intérieur » où une certaine Présence l'avait appelée un jour.

Marie-Madeleine Davy a vécu, en effet, dans sa plénitude, une expérience d'une qualité rare, l'expérience intérieure de la Présence : « Parfois, d'une façon soudaine, une Présence surgit à l'improviste. Les yeux extérieurs ne distinguent aucune forme. Le regard intérieur ne découvre pas de trace »¹. De quoi s'agit-il exactement ?

¹ Ce sont les « visites du Verbe », les « manifestations de la Présence » dont parle Saint Bernard.

« Quand l'âme est purifiée de toute idolâtrie, *dira Marie-Madeleine Davy*, elle devient capable de savourer l'expérience d'une Présence ; elle pénètre dans la contemplation. L'expérience éprouvée est intransmissible. A son endroit la discrétion s'avère nécessaire »².

Cette Présence est celle de la Sagesse divine, ou de l'Esprit de Sagesse, de la « lumineuse *Sophia* », présence singulière qui se tient dans une « dimension de profondeur », et dont le discernement forme l'appel à s'engager sur le « chemin mystérieux qui va vers l'intérieur », selon les mots du poète romantique allemand Novalis.

En effet, une fois « cette présence découverte, l'homme comprend que le livre des secrets est en lui et s'offre à son déchiffrement ». C'est le déchiffrement de ce « livre des secrets » qui constitue toute l'expérience spirituelle de Marie-Madeleine Davy³.

La médiéviste

« L'épreuve la plus pénible, sans doute, de ma jeunesse s'est déroulée pendant les années où j'ai été élève en théologie à l'Institut Catholique de Paris. Les professeurs, jésuites, se montraient excellents mais l'enseignement donné, obéissant à certaines consignes, me semblait navrant, quelque peu dérisoire, en tout cas, privé d'intérêt. A l'époque, en théologie, j'étais la seule femme. »⁴

Titulaire d'un doctorat d'état avec une thèse consacrée à Guillaume de Saint Thierry, Marie-Madeleine Davy fut une médiéviste reconnue, mais une médiéviste d'un genre un peu particulier. En fait, elle apparaît bien plutôt comme une *initiée* à la

² Marie-Madeleine Davy, *Initiation médiévale, La philosophie au douzième siècle*, Albin Michel/Dervy, 1980, pp. 173-174

³ « Le déchiffrement du livre qu'il porte en lui va s'accomplir lentement, comme une mue. Il risque d'éprouver « la démangeaison des ailes » sans pour autant les voir pousser. Quand elles seront déployées, il prendra son vol. A cet instant, délivré de sa pesanteur, il prendra sa voie de retour vers son origine céleste. Sorti de l'obscurité, il pourra peu à peu contempler la lumière. Ce « livre des secrets », qu'il porte dans le mystère, pourrait aussi avoir un autre nom : le « livre des aurores ». Les symboles et les images s'effacent de son itinéraire, les voiles s'estompent avant de laisser apparaître la lumineuse Sophia. Comprenant sa parenté céleste, il peut revêtir une nature sophianique. N'est-il pas un philosophe, un fils de la Sagesse ?

Mais pour arriver à découvrir en lui l'Esprit de Sagesse, il lui faut passer par la souffrance, le dénuement, le dépouillement, le vide et tout d'abord d'avoir accès à la connaissance de lui-même », *idem*, 128-129

⁴ Marie-Madeleine Davy, *Traversée en solitaire*, Albin Michel, 1989, p.57

philosophie médiévale, à la « philosophie monastique », autrement dit à la Philosophie divine : « La philosophie profane enseignée dans les écoles s'incarne dans le temps, l'histoire, la temporalité, l'intellectualisme, la science humaine. C'est ainsi que les traits du visage de Philosophie se brouillent, s'altèrent, se décomposent. En revanche, la philosophie monastique, tournée vers l'acquisition de la Sagesse, reste fidèle au mystère de la parole divine exprimée dans l'Ancien et le Nouveau Testament »⁵.

Cependant, cette *initiation* ne constitue qu'une brève étape sur l'itinéraire de Marie-Madeleine Davy. Dès qu'elle se tournera vers l'Orient, l'Orient métaphysique naturellement, que l'on chercherait en vain sur les cartes de géographie, son attrait pour la philosophie médiévale cessera de lui servir de guide intérieur : « Certes, les mystiques du moyen âge me demeuraient chers, *dira-t-elle*, je ne les abandonnais pas. Toutefois, la patrie de mon âme s'avérait orientale. Celle-ci m'apportait une dilatation de tout mon être. Quelque chose de céleste, de paradisiaque, de chaleureux. Je respirais dans une ampleur d'une extrême intensité.

Attirée par la présence du mystère, je comprenais que la théologie positive, affirmative ne me convenait pas. Je préférais la théologie apophatique, négative, qui oriente vers l'ineffable. Toute spéculation est récusée du fait de son insuffisance, alors l'inconnaissance surgit »⁶.

C'est ainsi qu'à Saint Bernard, qui lui avait enseigné l'importance à accorder aux « sens intérieurs », succèdera très tôt, dans le cœur de Marie-Madeleine Davy, Maître Eckhart : « Tout d'abord, la quiétude cartusienne m'a séduite. En même temps, je me suis promenée dans les vallées intérieures de Cîteaux. Les Rhénans, en particulier Eckhart, m'ont ensuite propulsée vers un ailleurs que j'étais incapable d'atteindre »⁷ De Maître Eckhart, justement, elle me dira un jour qu'il avait été son plus grand amour – et qu'il lui avait appris le « détachement de soi »⁸.

De Marie-Madeleine Davy médiéviste, il n'en faut pas moins souligner tout l'intérêt de quelques uns de ses ouvrages, tels que son *Initiation à la symbolique romane*, Flammarion, 1977, et son *Initiation médiévale*, parue chez Albin Michel, en 1980 – dans la fameuse Bibliothèque de l'Hermétisme – ainsi que son étude sur Saint

⁵ Marie-Madeleine Davy, *Initiation médiévale*, *op.cit.*, p.266

⁶ Marie-Madeleine Davy, *Traversée en solitaire*, *op.cit.*, p.89

⁷ *Idem*, p.85

⁸ Communication personnelle, Paris, 1984.

Bernard⁹. De cette fréquentation des hommes et des œuvres du douzième siècle, Marie-Madeleine Davy aura retenu, d'une part, que « la différence entre les hommes se réduit à celle-ci : la présence ou l'absence de l'expérience spirituelle », et, d'autre part, que « si lumineuse qu'elle soit, cette expérience n'est pas acquise une fois pour toutes, elle est vouée à des approfondissements successifs »¹⁰.

La résistante

« C'est à Marcel Moré que je dois le succès des rencontres de la Fortelle. Un vaste château situé près de Rosay-en-Brie avait été prêté à mon groupe de résistance pour y cacher des jeunes gens et des hommes qui auraient dû partir pour le travail obligatoire en Allemagne. Nous y accueillions des aviateurs alliés lorsque nos filières d'évasion se trouvaient sans débouchés durant quelques semaines ou mois »¹¹

Durant la seconde guerre mondiale, Marie-Madeleine Davy s'est engagée très vite dans la Résistance. Agent de liaison à motocyclette, responsable d'un réseau d'évasion, elle est restée très discrète sur ses activités et sur les dangers encourus pendant cette période. A de rares exceptions près dont une perquisition au château de La Fortelle, la veille du débarquement allié, dont elle relate les circonstances dans *Traversée en solitaire*. Durant ces années, elle profitera également de la mise à disposition de ce château à son groupe de résistance pour organiser des rencontres – les sessions de La Fortelle – à la manière dont Marcel Moré réunissait chaque semaine, à la même époque, des intellectuels parisiens dans son appartement du Quai de la Mégisserie. Il faut y voir sans doute une autre manière de résistance à l'occupant. Quoi qu'il en soit, ce furent souvent les mêmes intellectuels qui se retrouveront en pleine Occupation à La Fortelle ou Quai de la Mégisserie : des philosophes comme Jean Wahl et Maurice de Gandillac, le docteur Lacan, Lanza del Vasto, qui « jouait le soir de la mandoline », Jean Grenier aussi et toute une jeune génération d'écrivains : Michel

⁹ Marie-Madeleine Davy, *Bernard de Clairvaux*, réédité en 2001 chez Albin Michel.

¹⁰ Et elle ajoutait : « C'est pourquoi l'homme en qui elle s'accomplit est attentif aux signes de présence, aux symboles qui tels des lettres lui apprennent un langage, le langage de l'amour et de la connaissance. L'homme spirituel est instruit par les symboles et quand il veut rendre compte de son expérience ineffable, c'est encore aux symboles qu'il a nécessairement recours » Marie-Madeleine Davy, *Initiation à la symbolique romane*, Flammarion, 1977, p.10

¹¹ Marie-Madeleine Davy, *Traversée en solitaire*, *op.cit.*, p. 130

Butor, Gilles Deleuze, Michel Tournier. Parmi ceux-ci, encore, deux auteurs sont à signaler, le premier Pierre Klossowski, qui aura en 1950 l'indélicatesse de publier un roman à clef, intitulé *La vocation suspendue*, qui met en scène Marie-Madeleine Davy¹² ainsi d'ailleurs que Louis Massignon, et le second, Georges Bataille pour qui Marie-Madeleine Davy éprouvera une vive sympathie : « Son intelligence percutante pénétrait dans des zones rarement atteintes. Le feu de son regard décantait. Il apportait, à sa manière, même dans ses remarques parfois blasphématoires, une libération »¹³.

Durant ces années, Marie-Madeleine Davy a été très proche d'un vaste milieu intellectuel parisien, regroupé autour de quelques figures majeures, comme Jean Daniélou, entre autres. C'est l'époque de la genèse de cette revue, fondée par Marcel Moré, Louis Massignon et le futur cardinal Daniélou, *Dieu vivant*, qui eut son heure de gloire dans l'immédiat après-guerre. Il n'est pas exagéré de dire que Marie-Madeleine Davy s'est trouvée en contact avec tout ce que Paris comptait d'intellectuels en vue à cette époque. Elle n'en aura pas moins, plus tard, cette réflexion : « Toute cette période de rencontres, avec des professeurs et des écrivains, a été d'une extrême brièveté. Mis à part quelques exceptions comprenant Robert Aron, Henry Corbin, Gabriel Marcel, Nicolas Berdiaev, elle n'a pas laissé, en moi, de traces profondes, seulement de très agréables souvenirs »¹⁴.

Simone Weil, elle, est morte en 1943, et Marie-Madeleine Davy ne l'aura rencontrée que de manière épisodique. Cela ne l'empêchera pas de lui consacrer trois essais : « En fait, *reconnâtra-t-elle*, c'est moins sa personne que son œuvre qui a pu me retenir. » De Simone Weil, elle dira ceci : « Cette femme, hors du commun, bouleversait dès qu'elle prononçait quelques mots. Déjà, son regard suscitait une sortie de soi-même, une ouverture vers l'essentiel. Sa

¹² « La Mère Angélique qui nous est présentée comme une femme d'une « majestueuse beauté » - elle serait l'arrière-petite-fille du fameux Lauzun – a le malheur d'être douée d'un génie de tempérament indomptable : aussi croit-elle souffrir de la situation que feraient à la femme dans la vie de l'Eglise les prêtres dont elle ne cesse pas d'avoir une représentation équivoque et obsédante. Tantôt elle les imagine sans volonté, parce que sans expérience, quand elle les voit soumis ; tantôt elle les croit ambitieux et retors, quand ils font montre de finesse, et ce n'est jamais que de manière péjorative qu'elle leur attribue alors de l'expérience... » Pierre Klossowski, *La vocation suspendue*, Gallimard, 1950, pp. 56-57.

¹³ Marie-Madeleine Davy, *Traversée en solitaire*, *op.cit.*, p. 123

¹⁴ *Idem*, p. 170

présence subjuguait. Cependant, elle risquait d'irriter du fait de son caractère très entier »¹⁵. Pourquoi son attirance pour Simone Weil ? Parce qu'il était « impossible de discerner chez un être humain, philosophe ou non, une telle passion pour la vérité ». C'est, en effet, cette « passion pour la vérité » qui avait retenu l'intérêt de Marie-Madeleine, une passion qu'elle-même partageait, mais sous un mode différent, essentiellement *intériorisé* : « Un tel amour de la vérité ne sera pas vécu par Simone Weil dans le retrait d'un choix de vie solitaire, cette philosophie s'exprime et se manifeste dans le temps, elle prend parti, opte pour des choix concrets, son existence devient le vivant témoignage de ses options »¹⁶.

Les « hommes de lumière »

Parmi les hommes dont elle dira qu'ils étaient des « hommes de lumière »¹⁷, il convient d'évoquer la figure de Louis Massignon (1883-1962). Voici son témoignage au sujet du célèbre orientaliste :

« Massignon était encore fidèle à l'église visible ; mais je ne crois plus qu'en l'église invisible. Lui avait une vue aérienne des choses, comme un oiseau aurait, il survolait. Il avait donc fait l'ascension de la montagne et pouvait dénoncer tout ce qui se trouvait en bas comme adoration du veau d'or. Il comprenait la fragilité de l'homme, tout en pensant qu'il y a chez lui une image de l'éternel, une ressemblance. Il dénonçait sans jugement de valeur. Il dénonçait comme on dit d'un homme qu'il est blond ou brun. Il portait la souffrance humaine à un point très aigu. Autrefois les amants des mystères donnaient trop d'importance à la souffrance (...). Je crois que la souffrance, il ne faut pas la chercher ni l'aimer comme si c'était le coursier le plus rapide. Pour moi le coursier le plus rapide, comme le dit Eckhart, c'est le détachement de soi. Chercher la souffrance, le bien-fondé de la souffrance, nourrir la souffrance, c'est une façon de tourner en rond, sur soi »¹⁸.

De tous les nombreux témoignages qu'elle a donnés de Louis Massignon, - qu'elle surnommait « l'homme « en qui Dieu verdoie », en référence au maître de Moïse, dans le saint Coran, *al-Khadir*, le

¹⁵ *Idem*, p. 113

¹⁶ *Idem*, p.114

¹⁷ Marie-Madeleine Davy avait le sens de la formule : « Les amants des mystères », les « hommes de lumière », les « enfants du mystère », les « êtres ailés », etc.

¹⁸ Marie-Madeleine Davy, « L'homme « en qui Dieu verdoie », in *Question de*, n°90, 1992

Verdoyant, - celui-ci paraît sans doute le plus important. Il éclaire, en effet, singulièrement sa propre expérience spirituelle : d'abord, parce qu'il est vrai qu'elle s'est éloignée progressivement de l'Eglise catholique, de l'Eglise « visible », tout en demeurant attachée d'ailleurs à l'orthodoxie¹⁹, ensuite, parce que son expérience l'a effectivement orientée vers « le détachement de soi ».

Sous cet aspect, naturellement, Marie-Madeleine Davy se trouvait à l'opposé de Louis Massignon – et de Pascal, pour qui, on le sait, le Christ est à l'agonie jusqu'à la fin des temps. Or, pour Marie-Madeleine Davy, « Le passage par la crucifixion est momentané. Pourquoi agoniser durablement sur une croix ? Le chrétien est perpétuellement ressuscité en Christ ». Mais, fondamentalement, Louis Massignon était un mystique.

Avec Henry Corbin (1903-1978), c'est de *gnose*, de Théologie ou de Religion divines, qu'il est question. C'est ce qui explique leur longue fréquentation²⁰, leur amitié ainsi que le soutien qu'elle lui apportera très tôt en publiant dans les collections qu'elle dirigeait ses premiers ouvrages, que ce soit la première édition de *Corps spirituel et Terre céleste*, en 1960²¹, ou encore *L'homme de lumière dans le soufisme iranien*, en 1971²².

L'orientaliste et iraniste Henry Corbin, en effet, n'a pas été seulement un remarquable « passeur », qui a mis à la disposition de ses lecteurs occidentaux tout un corpus d'œuvres orientales qui demeurerait encore sans lui inconnu, – il a su dans ses préfaces, ses conférences et ses propres ouvrages, transmettre quelque chose de leur enseignement ésotérique, spécialement les œuvres d'inspiration ismaélienne. Marie-Madeleine Davy en avait reconnu tout l'immense intérêt, de même qu'elle avait compris que la vocation de Henry Corbin était de vivre pour cette Terre qu'il avait « découverte » au contact de la théosophie orientale, ce *mundus imaginalis*, monde intermédiaire, « entre Ciel et terre », qui est le

¹⁹ Elle aura, par exemple, le regret que Mircea Eliade lui ait donné l'impression de s'être éloigné, à la fin de sa vie, de la foi orthodoxe : « Je conservais, *dira-t-elle en 1988*, le souvenir d'un homme plus ouvert au christianisme, en particulier à l'orthodoxie », in *Traversée en solitaire, op.cit.*, p. 134.

²⁰ Autant que le fait qu'ils étaient voisins, habitant la même quartier de l'Odéon, et qu'ils se rendirent de très fréquentes visites.

²¹ L'ouvrage de Henry Corbin portait alors le titre suivant : *Terre céleste et corps de résurrection*.

²² Les collections dirigées par Marie-Madeleine Davy portent des noms fortement symboliques : Le soleil dans le cœur, aux éditions Présences, La barque du soleil, aux éditions Buchet-Chastel, ou encore L'homme du 8^{ème} jour, chez Epi, etc.

monde de la théosophie mystique visionnaire : « Un monde qui n'est plus le monde empirique de la perception sensible, tout en n'étant pas encore le monde de l'intuition intellectuelle des purs intelligibles ». Et elle avait compris, enfin, qu'il était entré *vivant* dans la mort. Tous ces éléments se retrouvent dans le présent témoignage : « Henry Corbin, professeur à l'École des Hautes Études, était un homme « ressuscité » avant d'aborder l'autre rive. Il portait sur son visage et dans ses yeux le scintillement de son appartenance. Dans ses ouvrages et lors de ses conférences, il a su faire passer le monde des anges. On perçoit, en le lisant le bruissement de leurs ailes. Et les textes soufis, merveilleusement présents et traduits, nous entraînent vers l'invisible²³. J'aimais le rencontrer et l'entendre. Son amitié chaleureuse exaltait en faisant s'épanouir le meilleur de soi »²⁴.

Cependant, de ces « hommes de lumière », celui qui aura le plus profondément impressionné Marie-Madeleine Davy aura été le philosophe russe Nicolas Berdiaev (1874-1947). C'est qu'il ne s'agit cette fois ni de mystique, ni de gnose, mais de pneumatologie, le domaine de prédilection de Marie-Madeleine Davy qui dira, à ce propos : « Pour comprendre la pensée de Nicolas Berdiaev, il convient d'éprouver à son égard une certaine parenté : celle-ci se manifeste dans une certaine orientation de l'être vers la lumière »²⁵.

Nicolas Berdiaev

« Parmi mes nombreuses rencontres, l'homme qui se révéla le plus fascinant pour moi fut Nicolas Berdiaev († 1948). Enfin un pneumatologue ! Près de lui je respirais, j'étais heureuse ; la Déesse me semblait plus proche et le monde habitable »²⁶

Nicolas Berdiaev est né le 19 mars 1874 près de Kiev dans une famille de la haute aristocratie et c'est à Kiev qu'il passa son enfance et son adolescence, nourrissant progressivement sa révolte contre la société mondaine et aristocratique à laquelle il appartenait jusqu'à la rupture. En 1898, il est emprisonné pour menées révolutionnaires, libéré puis exclu de l'Université, placé en résidence

²³ Il disait lui-même : « Parler, c'est traduire... d'une langue angélique en une langue humaine. »

²⁴ Marie-Madeleine Davy, *Traversée en solitaire*, *op.cit.*, p.139-140.

²⁵ Marie-Madeleine Davy, *Introduction à L'homme du huitième jour*, Flammarion, 1964, p.10.

²⁶ Marie-Madeleine Davy, *Traversée en solitaire*, *op.cit.*, p.146

surveillée pendant 2 ans à Kiev et condamné, enfin, à trois années d'exil à Vologda. De retour à Kiev, il se tourne vers la religion orthodoxe, sous l'influence de Serge Boulgakov, se marie avec Lydie Trouchev. 1904 : Saint-Petersbourg où la société qu'il fréquente s'est « convertie » à la Théosophie, selon Héléne Blavatsky et Annie Besant : « Par la réaction qu'elle provoqua en moi, elle contribua fort à ma conversion à l'Eglise orthodoxe. » Il passe l'hiver 1907 à Paris, puis retourne à Moscou où il retrouve Serge Boulgakov. C'est de cette époque que date son admiration exclusive pour Jacob Boehme.

Vint la révolution de 1917. Nommé membre du Conseil provisoire de la République, il se détourne rapidement de l'activité politique, rédige *La Philosophie de l'inégalité*, qui est une attaque contre le bolchevisme et qui ne sera pas publié ; il est nommé ensuite vice-président de l'Union des Écrivains et professeur à l'université de Moscou. Ses ennuis avec le régime commencent en 1920, et il sera finalement expulsé de Russie en 1922 « pour des raisons idéologiques et non politiques ». Commence l'exil, à Berlin d'abord, de 1922 à 1924, où il est Doyen de l'Institut scientifique russe, puis à Paris où il vécut jusqu'en 1947, année de sa mort, le 23 mars. Plus de vingt années par conséquent s'écouleront à Paris où il se consacrera exclusivement à son œuvre.

C'est à son domicile du Petit Clamart, ainsi qu'à Londres que Marie-Madeleine Davy et lui eurent de fréquents échanges. D'elle, il parlera dans son *Essai d'autobiographie spirituelle* comme d'une « femme très érudite et bien douée, notre nouvelle amie ». Elle lui consacra un essai, *L'homme du huitième jour*. Comme Simone Weil avait représenté pour elle un témoin de la Vérité, Nicolas Berdiaev lui communiquera sa passion de la Liberté : « Fils de la liberté, il projetait autour de lui un air pur de haute montagne, une atmosphère incandescente. Son attitude, son langage, les expressions de ses yeux, tout débouchait sur l'éternité. Le voir, parler avec lui, suspendait le temps. Nicolas Alexandre semblait immergé dans cette pré-ressurrection que l'on annonce devoir survenir après la mort physique. Parfois, elle devance le décès, elle saisit le vivant et l'illumine. Berdiaev aura été pour moi une preuve de cette anticipation aussi rare que féconde »²⁷.

Les thèmes majeurs de l'œuvre de Nicolas Berdiaev qui ont trouvé l'écho le plus favorable en Marie-Madeleine Davy apparaissent le sentiment de la liberté – qui s'oppose aux

²⁷ *Idem.*

orthodoxies, religieuses ou non – « la liberté n'est pas aimée » - la compassion, ou plutôt l'amour, la tendresse, envers autrui – et, enfin, le sentiment d'isolement une « solitude accablante ». Ils lui feront écrire : « A l'égard de Berdiaev, j'éprouvais une sorte de connivence. J'emploie ce terme à dessein, car je n'ose pas faire usage de celui de parenté ». Cependant, pour qui a connu Marie-Madeleine Davy, il s'agit bien d'une véritable parenté, ou de l'appartenance à une même famille, y compris en des traits intimes, en particulier dans leur rapport à la sexualité.

En effet, de même que Nicolas Berdiaev a pratiqué l'abstinence au sein de son propre mariage, parce que, disait-il, « l'homme intégral comprenait en lui la nature féminine », Marie-Madeleine Davy est restée célibataire. Il s'agit en fait d'un choix de vie, à propos duquel elle s'est exprimée à maintes reprises : « Il existe deux types de mariage, l'un est lié à la chair, l'autre à l'esprit. Ce dernier se présente comme un authentique mariage »²⁸, ou encore : « Du point de vue charnel, le philosophe se doit de choisir le célibat. Cependant il va contracter un mariage secret. » Pour Nicolas Berdiaev, comme pour elle, la virginité leur apparaissait comme une « énergie sexuelle positive »²⁹.

Mais on entre ici dans le secret de l'expérience spirituelle de Marie-Madeleine Davy.

PUER AETERNUS



"Si l'Esprit de Dieu te touche en ton essence,

²⁸ Marie-Madeleine Davy, *Initiation médiévale*, *op.cit.* 1988, p.218

²⁹ Pour Frithjof Schuon, aussi, la chasteté constitue une méthode pour « échapper à la polarité des sexes et réintégrer l'unité du *Pontifex* primordial, de l'homme comme tel », mais sans qu'il s'agisse d'une condition indispensable.

L'Enfant de l'Éternité naît en toi"
Angelus Silesius

« Abandonner la féminité consiste à passer du plan terrestre au plan céleste. C'est uniquement au niveau céleste que se réalise l'unité » - « Ce n'est ni l'homme ni la femme qui sont faits à la ressemblance divine, mais seulement l'androgynie, l'être intégralement bisexué ».

Ces deux citations, respectivement de Marie-Madeleine Davy et de Nicolas Berdiaev traduisent la réalité d'une expérience spirituelle distincte de l'expérience mystique, que l'on doit appeler sophianique ou *gnostique*.

Dans l'expérience mystique chrétienne, en effet, le sujet est féminin, qu'il soit homme ou femme : c'est l'âme féminine qui deviendra l'épouse de l'Unique Epoux. Ce que Marie-Madeleine Davy exprime en ces termes : « Le mariage spirituel est symbolisé par l'amour mutuel de l'Epoux et de l'Epouse et par leur union. A ce moment l'Epouse ne cherche plus, elle possède une présence qu'elle ne veut plus quitter »³⁰.

Cependant, et c'est un point essentiel pour bien comprendre l'expérience de Marie-Madeleine Davy, la Présence dont elle a reçu l'appel n'est pas celle du Christ Epoux, elle est celle de la *Sophia* ou du Christ Sagesse.

Dès lors, le sujet de l'expérience est masculin, puisqu'il prétend à une union avec une Personne qui n'est ni Dieu, ni le Christ ni l'Esprit, et qui n'est pas une des trois Personnes de la Trinité, ni une quatrième Personne, mais bien la *Sophia* divine. Il existe de rares représentations du Christ *Sophia*. Elles n'en ont que plus de sens pour qui a reçu l'appel de la Sagesse divine.

Dans l'expérience sophianique, l'homme (*vir*) doit connaître sa propre âme féminine et quant à la femme elle doit devenir virile. Que l'on soit homme ou femme, c'est l'état de l'homme intégral qui est visé finalement, celui de l'Adam primordial, d'avant la naissance d'Eve, et non la condition de l'homme et de la femme d'avant la chute.

Marie-Madeleine Davy aura cette formule : « L'âme doit se dépouiller de sa féminité afin de vivre dans l'Esprit ». En d'autres termes, pour s'unir à la *Sophia* divine, que l'on soit homme ou

³⁰ Marie-Madeleine Davy, *Initiation à la symbolique romane*, *op.cit.*, p.236

femme, il faut devenir cette « vierge masculine », dont parle Jacob Boehme.

Ensuite, l'homme devenu intégral peut prétendre à une union sophianique, qui célèbre les noces de l'homme *androgyné*, de la femme devenue mâle, avec la *Sophia*.

Cette expérience de l'union sophianique, vécue au féminin, est fondamentale pour Marie-Madeleine Davy. Elle n'est pas si fréquente et mérite par conséquent toute l'attention.

L'âme est féminine, on le sait, et elle est capable d'engendrement. C'est la notion de *puer aeternus*, d'« Enfant d'éternité », que l'on rencontre chez Maître Eckhart et à laquelle Marie-Madeleine Davy, en tant que femme, sera sensible : « La femme enceinte sait qu'elle porte dans ses flancs un embryon qui deviendra un enfant. (...) »

Dans le cas du *puer aeternus*, l'enfantement se déroule dans le secret le plus absolu. Il y a bien initialement une semence. Elle provient du monde invisible. Le réceptacle existe. Il ne se réduit pas à un corps animé, pourvu d'un nom. Le fond de l'être expérimente une vasteté [*sic*], une immensité sans frontières.»³¹.

De quoi s'agit-il ?

« L'oiseau, on le sait, symbolise l'âme. Lorsque celle-ci s'intériorise, elle devient profonde. Un trajet s'accomplit, allant de la périphérie au centre. Véritable voyage comportant différents relais ; des épreuves jalonnent le périple. Il convient d'évoquer le mental, de découvrir le chemin conduisant au cœur qui, peu à peu, va pouvoir se liquéfier et favoriser la poussée des ailes. Celles-ci accompagnent la naissance de l'esprit que de nombreux mystiques « situent » à la fine pointe de l'âme. Ainsi l'esprit provient d'un engendrement de l'âme qui contient virtuellement l'esprit. Tout spirituel est invité à devenir la mère du *puer aeternus* (l'enfant de l'éternité, l'Enfant divin). On rejoint ici un thème cher à Maître Eckhart, celui de l'homme devenu « mère de Dieu ». Désormais l'oiseau intériorisé cesse de symboliser l'âme, il signifie l'esprit »³²

Cette expérience implique aussi des conséquences qui ne sont pas seulement d'ordre spirituel.

D'abord, « la voix sophianique n'est rien d'autre que la voix intérieure que les Eglises, les écoles et les disputailleurs cherchent à

³¹ Marie-Madeleine Davy, *Traversée en solitaire*, *op.cit.*, p.176-177

³² Marie-Madeleine Davy, *L'oiseau et sa symbolique*, Albin Michel, 1992, p.180

écraser, envieux et tyranniques qu'ils sont », comme dira durement Gottfried Arnold³³, en 1700.

Ensuite, l'union mystique, qui est l'union de l'âme avec l'Époux divin, forme le plan de l'âme, ou de la religion de l'âme, elle ne s'écarte pas, en tant que telle, de l'Église visible, elle ne dépasse pas réellement l'ordre du salut, ou de l'exotérisme. Tandis que l'union sophianique qui constitue le plan de l'Esprit, de la Religion divine, introduit la notion de l'Église invisible, ou de l'ésotérisme chrétien.

A cette étape de la vie spirituelle, dans l'union sophianique, quand « le philosophe parvient à l'androgynat, il abandonne sa tente de nomade et pénètre dans la maison de la Sagesse »³⁴.

Toutefois, « l'intériorité vécue d'une façon existentielle anime le fond de l'être, sa profondeur. D'où l'accès à un nouvel état permettant le dépassement du niveau de créature faisant ainsi recouvrer l'unité première, celle qui a été perdue momentanément par la manifestation, la chute dans le temps. Le retour n'inaugure pas un conjointement avec l'État d'Adam avant l'apparition d'Eve (donc de la connaissance sensible), mais un retour à la condition de l'âme en Dieu avant sa création »³⁵

Une nouvelle étape s'ouvre par conséquent pour l'homme androgyne uni à la « lumineuse Sophia »

Cette union s'effectue selon deux modalités.

Ainsi, pour un Jacob Boehme, « l'union sophianique est la libération délicieuse qui nous entraîne moins dans les abysses silencieux de la déité que dans les tréfonds de l'acte créateur trinitaire »³⁶, mais selon le *Nuage d'inconnaissance*, ou encore Maître Eckhart, il s'agit d'une expérience des « profondeurs de la Déité », de la Surescence divine.

Telle sera l'étape dernière de l'expérience de Marie-Madeleine Davy :

« Il ne suffit pas de se tenir dans le suprasensible pour pénétrer dans le mystère. Il faut aller plus loin et se tenir sur le mont des Théophanies, là où le philosophe peut avoir une

³³ Selon Bernard Gorceix, voir « Le culte de la Sagesse dans l'Allemagne baroque et piétiste », in *Sophia et l'Âme du Monde*, Dervy, 1983, p.204

³⁴ Autrement dit, « est « moine », « seul », « solitaire », tout homme qui, parvenu à l'unité, épouse la *Sophia*. »

³⁵ Marie-Madeleine Davy, *Le désert intérieur*, Albin Michel, 1983, pp. 196-197

³⁶ Bernard Gorceix, *op.cit.*, p.211

expérience de sagesse en découvrant la face de la divine Sophia. Seule la Philosophie mystique possède l'amour des sources.

Elle n'est pas le privilège des moines, mais de tous ceux qui durant leur pèlerinage terrestre ont pu devenir *un*. Il n'existe qu'une source : la *Deitas abscondita* »³⁷.

Henri Le Saux

*« Le Saux a mis des années pour saisir intuitivement l'au-delà des personnes divines. Or, Eckhart avait présenté les Personnes (Père - Fils - Esprit) comme des « modes » de manifestations d'une seule Surescence divine. Un tel langage avait été contesté. Il n'est pas surprenant que l'expérience de Le Saux suscite des refus et aussi des incompréhension »*³⁸

Le dernier « amour d'admiration » de Marie-Madeleine Davy aura été le Père Henri Le Saux (1910-1973). Son expérience singulière trouvera un écho en elle, justement parce qu'elle se présente comme une expérience du Soi, autrement dit, de « l'au-delà des personnes divines ».

Né le 30 août 1910, en Bretagne, Henri Le Saux est entré, à l'âge de 19 ans, à l'abbaye bénédictine de Kergonan, où il prononcera sa profession solennelle en 1935. C'est en 1947 qu'il entre en rapport avec son aîné, l'abbé Jules Monchanin, et l'année suivante qu'il le rejoint en Inde. Par son entremise, il aura un premier contact avec l'hindouisme, lors d'une visite à l'ashram de Sri Ramana Maharshi (1879-1950), sans doute le sage le plus authentique de l'Inde, à cette époque³⁹. Cette première rencontre se révélera décisive : « L'idéal le plus profond en moi - celui auquel inconsciemment tout se réfère en moi - est celui de *Ramana* - exemple si parfait de Vedânta - et cet idéal de *Ramana* n'aurait pas pu s'enraciner à cette profondeur dans ma psyché s'il n'avait été une rencontre avec un appel exprimé, un *surfacing*, un « éveil ». Le 21 mars 1950, marque un autre « point singulier » sur sa courbe de vie. C'est ce jour qu'il inaugure avec le Père Monchanin leur premier ashram chrétien, qu'il adopte la tenue des ascètes, la tunique orange,

³⁷ Marie-Madeleine Davy, *Initiation médiévale*, *op.cit.*, p.267

³⁸ Marie-Madeleine Davy, préface aux *Ecrits* du Père Henri Le Saux, Albin Michel, 1991, p.12

³⁹ A propos de Sri Ramana Maharshi, on peut lire le témoignage de Henri Le Saux, dans ses *Souvenirs d'Arunâchala, Récit d'un ermite chrétien en terre indoue*, Epi, 1978.

le *kâvi*, et prend un nom indien : Swami Abhishiktananda. A partir de cette date et jusqu'à sa mort, toute sa vie en Inde se partagera entre de fréquentes retraites en solitaire, dans des grottes, le plus souvent, et en particulier à Arunâchala, qui est l'une des montagnes les plus sacrées de l'Inde et dont il dira qu'elle fut pour lui « un lieu de naissance » - « Mais moi, comme Ramana, ce fut Arunâchala qui m'éveilla! Oh cet éveil! » - les longs voyages à pied, à travers tout le pays, et les pèlerinages – comme aux Sources du Gange, dont il rapportera la matière d'un de ses livres les plus émouvants et les plus éclairants : *Une messe aux sources du Gange*⁴⁰. Dans le même temps qu'il parcourt l'Inde, il prêche au Carmel de Bangalore, rend visite à l'ashram chrétien (anglican) du Révérend Murray Rogers et participe aux premiers séminaires œcuméniques, s'interrogeant sur la même question : « Comment intégrer les valeurs culturelles et spirituelles de l'Inde dans la spiritualité chrétienne ? » En 1968, il inaugure une fondation de Carmélites à Ranchi. « Les moines passent aisément de la solitude à la prédication. Le voyage extérieur peut accompagner le périple du dedans », fera remarquer Marie-Madeleine Davy à ce propos.

Depuis 1957, à la mort du Père Monchanin, il est seul à l'ashram et recherche en vain un compagnon. Ce n'est qu'en 1971, deux ans avant sa mort, qu'il fera connaissance de celui qui deviendra son disciple, Marc Chaduc : « Qu'un solitaire devienne guru et s'accepte comme tel peut surprendre. Comment oublier, dira Marie-Madeleine Davy, l'esseulement de Le Saux, sa nécessité de communiquer ce qu'il a pu saisir »

Il meurt en août 1973 à Indore, après un accident cardiaque : le « Grand Eveil ».

L'intérêt de Marie-Madeleine Davy pour l'expérience spirituelle de Henri Le Saux s'explique naturellement du fait qu'elle s'inscrit dans la même perspective que sa propre expérience : « L'œuvre primordiale de l'homme, écrit, par exemple, Henri Le Saux, est de rentrer au-dedans afin d'y rencontrer soi-même. Qui ne s'est pas rencontré soi-même en soi-même a-t-il jamais rencontré Dieu ? Et qui n'a pas rencontré Dieu en soi, s'est-il jamais rencontré lui-même ? » Cette expérience est aussi celle d'un solitaire, comme elle, d'un *moine*, mais aussi d'un homme qui vivra douloureusement son isolement, au sein de l'Eglise. Enfin, lorsqu'à son sujet, Marie-Madeleine Davy parle de « situer Henri Le Saux dans la mouvance de Maître Eckhart » elle ne fait rien d'autre que de souligner la

⁴⁰ Paru aux éditions du Seuil, en 1967, malheureusement épuisé.

parenté qui existe entre leurs deux expériences, « orientées vers l'Unité », dont le terme apparaît celui de tout ésotérisme chrétien, le Graal – le Soi : « La quête du Graal n'est autre au fond que la Quête de Soi, Quête unique signifiée sous tous les mythes et les symboles. C'est Soi qu'on cherche à travers tout. Et pour cette Quête, on court partout alors que le Graal est ici, tout près ; il n'y a qu'à ouvrir les yeux. Et c'est la découverte du Graal dans sa vérité ultime »⁴¹.

Conclusion

Marie-Madeleine Davy *ou le désert intérieur*

« Qu'il s'agisse de l'Orient ou de l'Occident, nous ne sommes plus à l'époque des maîtres, mais à celle du guru intérieur, de l'Église intérieure. »

L'existence de Marie-Madeleine Davy témoigne toute entière d'une expérience dont le chemin est connu : c'est le « chemin mystérieux qui va vers l'intérieur », ou encore le « chemin du dedans », tandis que le terme en est un « trésor caché », rien de moins que « le Royaume de Dieu [qui] est au-dedans » (Luc XVII, 21).

« Mais, *dira-t-elle*, qui peut comprendre cette intériorité du royaume, sinon ceux qui en possèdent l'expérience ? N'est-ce pas *uniquement* l'expérience de l'intériorité qui permet d'être ouvert et de d'accueillir toute la beauté du monde considérée dans l'unité d'une commune recherche, d'un identique amour ? Dieu est *un* et face à lui l'humanité est *une* en dépit de la fragmentation, et de la diversité de ses langages. L'attitude la plus juste consiste plutôt à comprendre que si Dieu existe – et comment en douter – il ne peut être qu'unique, mais les hommes prennent divers chemins pour le rencontrer. L'important est d'éviter la confusion des voies ».

La voie de Marie-Madeleine Davy aura été d'abord celle de la philosophie monastique, de l'Orient chrétien, puis celle de la *via negativa*, inspirée de Maître Eckhart, et de l'expérience du Soi, à la manière de Henri Le Saux, voie singulière, naturellement, car c'est dans la singularité que s'exprime l'authenticité de toute expérience intérieure, voie qui est fondamentalement *chrétienne*, même si elle

⁴¹ Henri Le Saux, *Journal*, 11 septembre 1973, cité par Marie-Madeleine Davy, préface aux *Écrits* du Père Henri Le Saux, op.cit., p.16

s'inscrit dans une dimension du christianisme qui est essentiellement « détachement de soi », selon Maître Eckhart. Une voie, enfin, dont l'appartenance à l'ésotérisme chrétien est attestée moins par *l'initiation médiévale* de Marie-Madeleine Davy que par la réponse personnelle qu'elle a apportée à l'appel de la Sagesse divine, de la « lumineuse Sophia » : la solitude.

« Tous les hommes qui ont eu la grâce de rencontrer dans leur vie des hommes épris de sagesse ont deviné à leur contact leur extrême solitude », écrira-t-elle au sujet de Nicolas Berdiaev. Tous ceux qui l'ont connue, que ce soit dans son appartement parisien ou à la Roche aux Moines, sa maison de famille où elle se retirait régulièrement, entourée de grands arbres noirs habités par des colonies de freux – le corbeau est l'ami des solitaires – tous ont éprouvé son « extrême solitude ».

Or, c'est justement en cela que Marie-Madeleine inaugure un temps nouveau pour l'ésotérisme chrétien, et consacre définitivement la faillite de cet ésotérisme « fin de siècle » auquel l'œuvre de René Guénon avait porté un coup fatal en son temps : « A l'égard de mon itinéraire, je me pose la question : quel fut mon initiateur, mon véritable maître spirituel ?

Je réponds sans la moindre hésitation : la solitude.

Elle est un abîme! Une profondeur! Une béance!

Dès ma jeunesse, j'ai perçu son appel. Et j'ai été séduite. Depuis, je n'ai jamais regretté l'union de nos amours »⁴².

Cependant, au contraire de René Guénon, et de ses disciples, elle ne s'est pas tournée vers des philosophies orientales, elle est demeurée fidèle à sa tradition occidentale, avec toutefois une sympathie particulière pour l'Orient chrétien, comme elle le dira : « Dans cet Orient chrétien, je relevais une présence de la création, une dimension cosmique, un amour de la nature, des animaux, qui correspondaient au monde de mon enfance »⁴³.

Marie-Madeleine Davy appartient par conséquent au petit nombre de ces ésotéristes d'Occident qui n'ont pas rompu avec leur propre tradition, tels que Robert Amadou, Henry Corbin, Nicolas Berdiaev, ou encore Frithjof Schuon, de cette tradition qui est celle de l'ésotérisme chrétien à propos duquel Henry Corbin avait cette formule : « Qu'il y ait en ce monde un écran qui sépare l'extérieur de l'intérieur, l'exotérique de l'ésotérique, c'est bien ce qui fonde la nécessité de l'ésotérisme chrétien »⁴⁴.

⁴² Marie-Madeleine Davy, *Traversée en solitaire*, *op.cit.*, p.212

⁴³ *Idem*, p.90

⁴⁴ Henry Corbin, *Temple et contemplation*, Flammarion, 1980, p.417.

Alors se pose une question fondamentale à laquelle l'expérience intérieure de Marie-Madeleine Davy apporte une réponse contemporaine, pourrait-on dire, celle du Maître dans l'ésotérisme chrétien. (Il est évident que cette question ne se pose pas dans l'ésotérisme islamique, ou dans la Kabbale, où les organisations initiatiques existent toujours, alors qu'elles ont disparu en Occident). Quelle est cette réponse ? Ce sont les dernières pages de son ouvrage *Le désert intérieur* qui la donnent, en deux temps :

D'abord, dit-elle, « le besoin de rechercher l'aide d'un guru, situé au-dehors, prouve que la rencontre entre maître et disciple s'avère au-dedans encore imparfaite. Sinon le disciple pourrait questionner le sage sans pour autant le voir. C'est pourquoi un saint ou un sage – ayant quitté la manifestation depuis des années ou des siècles – peut devenir le guide d'un habitant du désert intérieur dont la visée est de s'avancer toujours plus loin dans la profondeur du désert. »

Ensuite, ajoute-t-elle, « au-delà de tous les gurus, le Maître intérieur détient la clef des Mystères. Il attend que l'oreille, les yeux et le cœur du disciple soient aptes à l'écouter, le voir, et à laisser son cœur s'embraser en plongeant dans la lumière divine »⁴⁵

C'est cela qu'il faut, en ce siècle commençant, méditer longuement, si l'on prétend répondre à l'appel de la Sagesse divine, *Sophia*, et avoir accès à cette unité qui forme le « trésor caché » de l'ésotérisme chrétien, parce qu'elle rassemble « la connaissance amoureuse et l'amour connaissant ».

*

Pour conclure, il convient de voir en Marie-Madeleine Davy un « être ailé ». A quelques uns d'entre nous, son expérience intérieure, son œuvre apparaissent familières. C'est sans doute qu'ils se reconnaissent appartenir à la même famille, la sienne : « Les individus ailés, *dira-t-elle*, ne sont pas facilement acceptés par la majorité des hommes, on les taxe d'originalité. Leur personnalité les isole, ils deviennent obligatoirement des solitaires et leur joie trouve sa source dans leur intériorité. Toutefois, ils sont protégés, il existe une communion secrète entre les êtres ailés »⁴⁶.

Puisse cette communion secrète nous rassembler toujours dans le visible et dans l'invisible !

⁴⁵ Marie-Madeleine Davy, *Le désert intérieur*, *op.cit.*, p.193.

⁴⁶ Marie-Madeleine Davy, *L'oiseau et sa symbolique*, *op.cit.*, p.31